



Béat Louis de Muralt

Auteur – Piétiste – Promeneur

Béat Louis de Muralt [[Portrait](#)], fils de Franz Ludwig (1638-1684), membre du Grand-Conseil de Berne, et de Salomé, née Stürler, est baptisé le 9 janvier 1665, à Berne. Il épouse en premières noces (1699) Margaretha von Wattenwyl dont le frère Albrecht, Seigneur de Diessbach, a signé (1717) en qualité d'acquéreur du Pontet au nom de Muralt. Béat Louis y a vécu pendant plus de trois décennies – jusqu'à sa mort, en 1749. En secondes noces Muralt épousa (1737) Anna Cleophea Rahn (de Zurich). [[Généalogie](#)]

Les ancêtres de Béat Louis sont Capitanei de Locarno, originaires de Muralto. Frédéric I Barbarossa y a séjourné [[Antiche Castello dei Muralti / Piazzetta](#)] lors de son passage vers l'Allemagne en rentrant de la bataille de Legnano (29 mai 1176). En reconnaissance de l'hospitalité des Capitanei, Barbarossa [[Barbarossa / Acte](#)] leur octroie la noblesse immémoriale qui accompagne l'acte d'immédiateté impériale de 1186.

Dans les tribulations de la contre-réforme les Capitanei de Locarno, membres de la Communauté réformée de Locarno, env. 120 personnes [[Exulantes](#)], prennent le chemin de l'exil; Heinrich Bullinger (1504-1575), théologien et réformateur, successeur de Zwingli, les accueille – ces requérants d'asile de la première heure – à Zurich le 12 mai 1555. [[Ankunft der Exulanten in Zürich](#)]

Peu après, la Famille se divise [[Johannes & Martinus](#)]. Une seule famille, Johannes, sa femme et ses deux fils, reste à Zurich ; Franz Ludwig von Muralt, fils de Martinus, s'établit à Berne et fonde la branche Muralt de Berne. 387 ans plus tard, mon père Robert – Muralt de Zurich – épouse ma mère Madeleine – Muralt de Berne [[Robert & Madeleine](#)]; Béat Louis, mon aïeul, est lui de la branche de Berne dont je suis – par ma mère.

Rudolf Dellsperger, théologien, professeur émérite de l'université de Berne, se consacre depuis plus de vingt ans à une édition de l'héritage de Béat Louis de Muralt, importante documentation conservée dans les archives du Château de Oberdiessbach [[Château](#)]. Margaretha von Wattenwyl, première épouse de Beat Louis y est née. Sigmund von Wattenwyl, que j'appelle volontiers « mon cher Cousin », habite le château ; il exploite le domaine, avec son épouse et ses enfants, dans la 11^{ème} génération.

C'est d'ailleurs, aussi et surtout, de la présentation de « Béat Louis de Muralt au Pontet », par Rudolf Dellsperger, dans la *nouvelle revue neuchâteloise Hiver 2002*, [[nrn page couverture](#)] que je me suis inspiré pour la préparation de cette conférence.

Protestant, Béat Louis fait des études de droit et de théologie à Genève dès 1681. Cependant on ne trouve aucune trace dans les registres d'immatriculation d'universités, au point à se demander d'où il tient son érudition. Comme tant de jeunes aristocrates à l'époque, la carrière militaire étant le principal débouché de « travailleurs migrants » suisses de l'époque, Béat Louis entre au Service de l'étranger; il y sert sous Louis XIV, et devient capitaine des Gardes Suisses à Versailles. Un superbe portrait, attribué à Charles Le Brun, premier peintre du roi Louis XIV, le montre en armure de capitaine, à Paris en 1690 [[portait](#)].

Quelques années plus tard, de 1694 à 1695, Bénédict Louis se met à voyager. Il se rend en Angleterre pour y découvrir et comprendre la manière de vivre des différentes classes de la société anglaise; ceci dans le but de comparer mentalité et style de vie des Anglais aux caractéristiques correspondantes des Français.

Ainsi les *Lettres sur les Anglois et les François* ont été écrites au cours de ces voyages en France, en Angleterre et aux Pays-Bas. C'est au Pontet que s'est élaborée la version imprimée, revue et corrigée, des *Lettres sur les Anglois et les François*. [3x couvercle LETRES SUR L'ANGL: FRANC:] Après les émotions qui avaient secoué Muralt à Berne, il en avait brûlé le manuscrit. Mais l'œuvre n'était pas anéantie pour autant. Après l'impression partielle en 1718, il était évident pour ses amis qu'il convenait de d'empêcher une diffusion non contrôlée de l'œuvre. Ils le poussèrent à publier enfin ces Lettres, ce qui provoqua chez lui un grave conflit intérieur. Pouvait-il s'identifier encore à ce qu'il avait écrit il y a si longtemps ? Pouvait-il encore signer ces *Lettres*, lui qui depuis lors avait parcouru un tel chemin non seulement extérieur mais intérieur ? Il fallait une large conjonction de choses pour qu'il parvienne à se décider à retravailler son texte pour l'impression. En quoi il se laissa guider par la conviction « que si la Providence est intervenue pour faire brûler ces Lettres, elle n'a pas eu moins de part, à leur conservation ».

En 1725 – Muralt avait soixante ans – les *Lettres* parurent enfin à Genève pour comble d'ironie ; alors qu'il en avait été expulsé vingt ans au paravent. [page de garde]

Ce recueil de douze lettres (six sur l'Angleterre et autant sur la France) renferme des portraits piquants, des peintures vives et très suffisamment colorées pour l'époque, un jugement solide, un esprit un peu âpre, rempli de charme, de l'humour à l'anglaise ou à l'allemande. Ce livre, qui mélange netteté française et profondeur germanique marque une date dans l'histoire du cosmopolitisme et de l'esprit cosmopolite en France. Son recueil, qui fut traduit en anglais, constitue l'une des premières manifestations de la curiosité qui s'éveille au commencement du XVIII^e siècle pour les choses étrangères, notamment anglaises : curiosité plus éveillée et surtout plus informée qu'on ne l'a généralement supposé.

Empreintes de morale, ces Lettres contribuent au mythe du caractère national suisse et de la simplicité primitive de ses mœurs qu'il oppose à la superficialité de la socialité française et à l'égoïsme libéral des Anglais. La publication de ces lettres fit d'ailleurs scandale en France et fut l'objet de plusieurs réfutations. Rousseau reprit une partie des thèses de la pureté originelle des mœurs rurales suisses face à celles de Paris dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse*. On trouve aussi des emprunts de ses théories sur les caractères nationaux chez Voltaire et Marivaux ou, pour la Suisse, chez Albert de Haller.

Muralt est entré dans l'histoire de la littérature et de la culture précisément en tant qu'auteur de ces *Lettres*. En 1726 il y eut des éditions à Paris et à Londres, dans cette dernière ville en traduction anglaise, et même deux fois. En 1727 il fut réédité à Cologne, en 1728 à Zurich. En même temps que l'édition des *Lettres* en 1728 parurent le traité *L'instinct divin recommandé aux hommes* et la *Lettre sur l'esprit fort*. Dix ans plus tard parurent à Londres en deux volumes les *Lettres fanatiques*, et en 1753 parurent à Berlin les *Fables nouvelles*, posthumes. La dernière édition du vivant de Muralt parut à Paris en 1747. Une remarquable traduction allemande paraît en 1761 à Weimar sous le titre : *Des Herrn von Muralt Briefe über die Engländer und Franzosen*.

Sainte-Beuve (1804-1869), critique littéraire français, a dit de lui : « Maintenant que l'on réimprime tout, on devrait bien réimprimer les lettres de Monsieur de Muralt : elles le méritent. Il a dit le premier bien des choses que l'on a répétées depuis avec moins de netteté et de franchise. »

Béat Louis trouve – en deux mots – chez les Anglais le « bon-sens », chez les Français le « bel-esprit ».

Voici quelques extraits de ces Lettres

Les Anglais

[page lettre Anglais]

« (...) Les endroits par où les Anglais sont principalement connus dans le Monde, sont eux-mêmes qui se font remarquer quand on arrive chez eux ; de la Prospérité, de la Magnificence chez les Grands, & de l'Abondance chez les Petits. On y perçoit aussi les fruits ordinaires de la Prospérité : la Corruption, & une espèce de Fierté, que les gens qui en sont incommodés appellent volontiers Insolence. La Corruption y est montée à un tel point que même on ne s'en cache plus. J'en ai quelquefois vu attribuer la raison au Roi Charles II, qu'on dit avoir donné des exemples continuels d'excès & de débauches ; mais il me paraît, que les Anglois n'ont pas besoin d'être incitez par des exemples extraordinaires, pour être tels que nous les voyons : Généralement parlant, ils ont peu d'Éducation, beaucoup d'Argent à dépenser, et toutes les occasions possibles de s'adonner au Vice (...) »

« (...) Les plaisirs les plus ordinaires des Anglais, ou du moins des Habitants de Londres, sont le Vin, les Femmes & les Dés, la Débauche en un mot. Ils n'y cherchent pas de finesse, du moins, pas à l'égard du Vin & des Femmes, qu'ils aiment à joindre ensemble, mais sans beaucoup de délicatesse ni d'agrément : On dirait qu'ils ne boivent précisément que pour boire. Ils veulent que leurs Courtisanes boivent de même, & ils sont charmez quand ils en trouvent qui leur tiennent tête. Ils font durer très-longtemps ces Débauches, & les poussent fort loin (...) »

Les Français

[2 pages lettre Français]

« (...) Les Français, plus qu'aucune Nation que je connaisse, présentent le beau côté & préviennent à leur avantage ; c'est par là, par ce qui paraît d'abord en eux, qu'il faut commencer à vous les faire connaître. Ils sont d'un accès aisé & libre, ils sont civils, obligeants, empressés ; ils paroissent sincères, ouverts & pleins d'affection.

(...) À tous égards les Français semblent être faits pour la Société ; ils aiment les Hommes, & par-là déjà ils méritent d'en être aimés. (...) »

« (...) Une autre suite du peu d'attachement qu'ils ont pour le Bon-Sens & pour le Solide, & du trop de cas qu'ils font de la vivacité d'Esprit & de l'Extérieur, c'est qu'ils sont avides de Réputation & que la plus-part y rapportent le Mérite comme à sa dernière fin. (...) »

« (...) Les Femmes ont trop de Hardiesse & ne sont pas assez Femmes (...) Elles chantent des chansons trop libres, & les chantent bien. Elles font la Débauche à table, & la font agréablement. Elles entrent dans les Cabinets comme les Hommes (...) tous comme eux

elles vont à la Chasse, & hormis la Guerre, où elles ne vont pas, je crois qu'elles suivent les Hommes partout : elles excellent à n'être pas Femmes. (...).

« (...) Les Femmes se sont aperçues que le Bel-Esprit étoit de leur sphère, autant que de celle des Hommes (...). Il n'y en a pas moins de dix ou douze qui se sont mises à écrire, & qui, en Vers & en Prose, ont réussi assez pour l'emporter sur la plupart des Hommes (...). »

À propos « bel-esprit », Muralt en dit dans la 2^{ème} Lettre : [[Lettre 2^{ème}](#)]

« (...) L'endroit par où les Français festinent le plus, et se mettent au-dessus de toutes les Nations, c'est le bel esprit. Comme cet esprit est la grande idole de notre tem(p)s, aussi bien que le grand ridicule des Français, il vaut bien la peine, ce me semble, qu'on s'arrête un moment à le considérer. Il est difficile de dire ce que c'est que le bel esprit ; rien ne varie si fort. (...) Plusieurs ne le reconnaissent que dans les railleries et les médisances ; la plus part des gens ne doutant pas qu'il ne soit dans les discours fleuris, et le trouvent dans tout ce où il entre beaucoup d'imagination et qui s'éloigne du simple et du sensé (...) ».

« (...) Il y a un seul langage parmi les hommes, qui est de tous les pays et de tous les tem(p)s : c'est le bon sens qui fait remarquer l'essentiel des choses, et les envisage telles qu'elles sont (...) ».

En introduction à un récit de Cléophaé Rhan, deuxième épouse de Bêat Louis, « *De Colombier à Solingen – Voyage d'une Famille Suisse en 1740* », *Extrait du Musée neuchâtelois – Tome V*. publié à Neuchâtel en 1808, Charles Berthoud donne de Muralt une image impressionnante, dont voici quelques extraits : « (...) Le village de Colombier à eu la rare fortune d'être successivement et pendant de longues années, le séjour de deux écrivains dont la place est marquée parmi ceux qui honorent le plus la Suisse française aux dix-huitième siècle. L'un moraliste original, esprit d'une vigueur et d'une distinction innées, tout Bernois qu'il était, écrivant avec une si parfaite aisance la langue du siècle de Louis XIV, qu'il est impossible de ne pas lui assigner, parmi les auteurs de ce temps, un rang des plus élevés (...). L'autre, romancier délicat, (...) Hollandaise de naissance, Mlle de Tuyll, devenue Mme de Charrière, petite-fille par alliance de Bêat-Louis, auteur des *Calistes* et des *Lettres neuchâteloises*, séjourna, elle aussi au Pontet jusqu'à la fin de sa vie. (...) Muralt, que J.-J. Rousseau cite assez souvent dans ces écrits, et presque complètement ignoré dans son propre pays. En 1699, et au moment où il venait de se marier avec Marguerite de Watteville, il se vit impliqué dans les troubles qui fit naître à Berne la question du *Consensus* et l'intolérance du clergé (...). – Quel était le crime de Muralt ? Il résulte des pièces officielles (...) qu'il n'avait pu s'engager à rester fidèle au culte établi, ce qui voulait dire à fréquenter les sermons du doyen Bachmann, le Grand-Inquisiteur de l'Église bernoise et le représentant le plus dure de la dure orthodoxie calviniste. L'arrêt de bannissement lancé contre lui est daté du 15 février 1701. (...) La Famille de Muralt avait-elle été inquiétée dans sa retraite de Colombier où elle n'appartenait point à l'Église établie, quoique l'acte de décès des registres de la paroisse constate que « noble Bêat-Louis de Muralt, de Berne, a été enseveli le 20 novembre 1749, et que M. Tissot, pasteur au dit Colombier, *en a fait l'oraison funèbre* » (?). (...) C'est possible, bien qu'il y eut chez nous, et surtout dans l'État [de Neuchâtel], plus de tolérance qu'à Berne (...) ».

Le Piétiste

Muralt s'était – aussi et surtout – fait un nom comme défenseur de la *liberté chrétienne*. Rentrant de ses voyages, Bêat Louis de retour à Berne prend parti pour les *Piétistes*. Piétiste convaincu, il entre en conflit avec l'église protestante de Berne, rompant dans la foulée avec la religion d'État, qui prône une théologie formelle et rigide, alors qu'il tient lui à une vie véritablement chrétienne. Muralt se revendique de *l'instinct divin* qui ne remplace pas la Bible, il se place à côté d'elle. C'est par lui – *l'instinct divin* – que Dieu parle à l'Homme de façon toujours renouvelée. Mais il ne parle qu'au moment où l'homme est prêt à lui laisser de la place, à l'entendre et à vivre selon ce qu'il exige. Il habite dans le cœur, pas dans les églises. Qui cherche à connaître la volonté de Dieu n'en est pas réduit à questionner des théologiens ou des philosophes. Il est en contact direct avec lui.

Voilà la teneur des écrits tardifs. Muralt y apparaît comme l'interprète d'un *piétisme radical*. Ce fait marque un tournant décisif dans sa vie. Piétiste et représentant précoce des *Lumières*, amena Muralt à continuer ses travaux philosophiques dès 1702 sur les terres de sa femme, à Colombier.

Bêat Louis de Muralt était dès lors *persona non grata* aussi bien à Berne qu'à Genève, dont voici un extrait du Registre du Conseil des XXV, 21 avril 1702, Feuillet 199-200

(F° 199) [Dans la marge] M. de Murald de Berne. Qu'il se retire. Mr. le Premier Synd[ic] a rapporté que le M. de Murald de Berne étant ici dep[uis] ? longtemps continuait d'y vivre.

(F° 200) Dans les sentiments singuliers (?) qu'il a sur la Religion, et que contre l'Espérance que l'on avait conçue de sa conversion, il y persistoit, s'insinuant avec adresse dans des maisons de considération, et écrivant même sur cette matière au grand scandale des gens de bien qui regardent son séjour ici avec douleur et en craignent les conséquences surtout ayant été obligé de se retirer de Berne à cause des [susdits ?] sentiments, desquels les deux plus pernicious sont qu'il n'est pas nécessaire de fréquenter les saintes assemblées et d'y communier ; estimant que ceux qui les composent et qui communient ne sont pas assés gens de bien. Dont opiné il a été dit qu'on luy dise de se retirer incessamment de la Ville et des Terres.

Expulsé de cette dernière ville, il avait séjourné à Merlinge près de Genève [Merlinge], à Montchérand près d'Orbe [Moncherand] [lettre], à Buchhof [Buchhof] [Plan] [lettre] près de Soleure, et c'est grâce au théologien Jean-Frédéric Ostervald qu'il avait trouvé un logis à Dombresson (Val de Ruz) dans la Principauté de Neuchâtel. [Dombresson]

Cependant l'espoir de Jean Frédéric Ostervald de pouvoir regagner Muralt à l'Église grâce à son programme de réforme ne se réalisa pas. Muralt – prêt à aucun compromis – resta à l'écart des cultes publics.

(Charles François Ostervald, dit le Grand Ostervald – figure centrale de l'Église neuchâteloise de la première partie du XVIIIe siècle – fut la cheville ouvrière d'un nombre important de réformes touchant l'instruction catéchétique, la liturgie, la formation ministérielle et l'exercice de la charge pastorale, ce qui lui valut le titre de « Second Réformateur de Neuchâtel », après Guillaume Farel.)

Le Promeneur

« On me bannit des villes quand j'y entre ou que j'en approche de trop près », constate Muralt dans une lettre de 1705. Après son expulsion de Berne et de Genève, il n'a en effet plus jamais habité une ville. Le fait était involontaire, mais il correspondait au style de vie qu'il avait décidé d'adopter à son retour d'Angleterre et de France. Dans sa *Lettre sur les Voyages*, il caractérise la vie urbaine comme un voyage instable. « Je comprends que la Campagne seule nous met dans notre situation naturelle », écrit-il. « [...] elle nous tire de la Dépendance & nous met en liberté, sans quoi nous ne saurions vivre heureux. » Le bonheur d'une vie simple, Muralt l'a cherché à la campagne et l'y a trouvé > au Pontet. Il n'entendait pas par là son existence uniquement privée. Dans une vie retirée, disait-il, l'être humain se prépare à son action dans la société. Muralt voulait retrouver hors d'une civilisation de surenchère, vide de sens, le chemin vers lui-même, vers une vraie humanité. Il a trouvé ce qu'il cherchait en partie dans la nature. C'est en elle qu'il voyait la patrie originelle dans laquelle il commence à reconnaître ce qu'il est. C'est en elle que recommençait à parler cette voix qui le remettait « en ordre » : la conscience, *l'instinct divin*.

L'expérience que Muralt décrit n'est pas déterminée par un lieu précis. Cependant, il serait légitime et même charmant de la relier en imagination au Pontet. [3 x Pontet] [portait]

